

Daniel Gunn

Analyse et fiction

aux frontières de la littérature
et de la psychanalyse



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Analyse et fiction

Daniel Gunn

Analyse et fiction

aux frontières de la littérature
et de la psychanalyse

*Traduit de l'anglais
par Jean-Michel Rabaté*

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Titre original : *Psychoanalysis and fiction*
(Cambridge University Press) ISBN 0521-35068-9
© Cambridge University Press, 1988
et pour la traduction française
© by Éditions Denoël, 1990
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23770-2
B 23770-1

TO MY MOTHER

Préface

Parler de frontières entre la psychanalyse et la littérature, comme le fait mon sous-titre, pourrait suggérer de prime abord une coupure rigide et une démarcation ferme entre des domaines séparés par des barrières ou des murs. Je voudrais pourtant évoquer quelque chose de plus incertain, comme la limite ou les frontières vaguement esquissées à la fin d'un voyage d'exploration. Car je compte essentiellement parler dans ce travail des manières dont ces deux zones s'interpénètrent et se recourent, et donc souligner la fragilité et la mobilité des frontières qui les séparent. Tout au long de ce livre, tel un explorateur, je vais visiter, et à plusieurs reprises, la zone frontalière située entre ces deux territoires, sans jamais oublier, je l'espère, ce sentiment d'incertitude et d'aventure qui accompagne toute exploration. Cela ne sous-entend pourtant pas que nous manquions de livres traitant de psychanalyse et de littérature. Depuis l'époque de Freud, les deux termes ont souvent été liés, et parfois avec force. Je préférerais impliquer – et cela restera implicite dans tout cet ouvrage – que bon nombre de ces liaisons, alors même qu'elles cherchaient hardiment à délimiter des zones de recherche, ont secrètement ou même parfois délibérément privilégié un domaine par rapport à l'autre. On a ainsi montré que la psychanalyse était une clef permettant de déchiffrer les secrets de la littérature ou bien que ses intuitions centrales

étaient déjà contenues dans la littérature. Sous l'effort de démarcation s'est souvent glissée une rivalité, ou encore un désir de colonisation.

Seules les lectures détaillées de mes argumentations et de mes stratégies exploratrices pourront vérifier si j'ai bien évité de tels désirs impérialistes, qui ne peuvent être révoqués par des déclarations d'intention. Néanmoins, il peut être approprié ici de faire une profession de foi : je crois que les deux domaines, les deux pratiques, les deux discours, littéraire et psychanalytique, ouvrent des possibilités à la créativité et donnent de nouveaux moyens de mettre en forme, de manière vitale, valable et sans exclusive, des besoins ou désirs puissants et souvent très inquiétants.

Si cette croyance ne me facilite pas pour autant la tâche, elle peut en revanche suggérer un fil directeur dans le développement de mon argumentation. Je vais, comme je l'ai déjà avancé, plutôt explorer qu'exposer ou expliquer. Les explorateurs ne se déplacent pas forcément en ligne droite, et je vais donc parfois, en lisant tel ou tel texte ou en poursuivant tel ou tel concept, sortir de mon chemin principal, effectuer des boucles et retours en arrière. Chaque chapitre comprend plusieurs sous-sections, afin que l'on puisse faire des pauses. Ces pauses pourront ici ou là permettre de progresser dans de nouvelles directions. Le mouvement ne sera pas linéaire, mais il y aura décidément progression et une tendance marquée : aller de l'exemple vers la théorie, du concret à l'abstrait, du texte à l'idée. Tout en allant dans ce sens, je soulignerai de nombreux points de rencontre jusqu'alors inexplorés entre mes domaines de travail. Des concepts et des discours, des écrivains et des locuteurs venus d'époques, de cultures et de langues différentes, seront juxtaposés et mélangés. Je mêlerai des textes poétiques, dramatiques, des récits en prose. Des textes d'une grande beauté et d'un grand raffinement seront rapprochés des énoncés impétueux d'enfants et d'adolescents psychotiques. Cette méthode pourrait être dite « éclectique ». Par là je veux seulement dire que les frontières séparant les genres, les auteurs et les époques et leur donnant leur autonomie ne sont pas aussi nettes qu'on le croit souvent.

Cet éclectisme aura peut-être comme conséquence que le lecteur sera tenté de se demander : « Si X, alors pourquoi pas Y ? » Si

Beckett est cité, pourquoi pas Joyce? Pourquoi Sophocle et non Eschyle? Pourquoi Proust et non Flaubert? Ou, dans le domaine psychanalytique, si Maud Mannoni intervient, pourquoi pas son mari Octave? Et pourquoi Winnicott et non Klein? Plus généralement, si tant d'auteurs français sont convoqués, pourquoi pas plus d'Anglais, d'Allemands – ou de Japonais, d'ailleurs? Je n'ai pas de réponse toute prête à ces questions. J'ai une réponse qui peut sembler accorder trop de confiance à la fortune mais qui a le mérite de la franchise (et peut être vraie d'autres travaux que celui-ci) : c'est que X semblait assez intéressant, pertinent et stimulant pour que je ne sente plus le besoin de m'occuper de Y (si tant est que j'aie su son existence ou perçu son importance). Le présent livre, pour être très clair, ne prétend en rien à l'exhaustivité ou à l'inclusivité. Ce n'est pas un survol général. C'est une tentative personnelle visant à rassembler certains auteurs de telle sorte que leur réunion soit fructueuse et productive. Certes, il y aurait tromperie à nier que ces auteurs ne forment pas une sorte de canon. Et j'espère que ce canon inclura des figures assez familières afin que la plupart des lecteurs puissent suivre les grandes lignes de l'argument sans se perdre dans les détails d'exemples peu familiers. Quand je commente des auteurs moins connus, je m'efforce de donner quelques informations de base, de résumer les intrigues, etc.

Voilà l'une des deux autres manières par lesquelles je pourrais donner quelques indications sur les orientations et les procédures de ce livre – faire comme si je le voyais du point de vue du lecteur. Si mon travail est né de ces domaines qui se recourent, il vise ceux qui occupent en ce moment ces domaines. J'espère que ce livre sera accessible et utile pour ceux qu'intéresse la littérature autant que pour ceux qui travaillent avec la psychanalyse. Proust revient très souvent dans ces pages. J'ai préféré renvoyer à des traductions courantes dans le cas d'auteurs allemands, anglais, espagnols, italiens ou grecs (dans le cas de Freud ou Kafka, Josipovici, Borges, Dante ou Homère). Là où le texte original semblait particulièrement dense ou crucial, surtout lorsqu'il s'agissait de poésie, je l'ai cité en sa langue originale, suivi de la traduction.

J'ai mentionné *deux* autres manières de rendre compte de la

progression de ce livre. Si l'une est le point de vue du lecteur potentiel, l'autre serait le point de vue de l'auteur – donc, mon point de vue. Cela signifierait le récit des enthousiasmes et désaffections de mes propres passions et intérêts au cours des dix dernières années pendant lesquelles ce travail a mûri. Je ne veux évidemment pas alourdir ces pages par un tel récit fastidieux pour le lecteur. Néanmoins, je prendrai encore un peu de son temps et de sa patience pour remercier ceux qui ont guidé mes pas pendant ces années. Je suis très reconnaissant à l'égard d'amis et d'enseignants de l'université de Sussex, du département d'anglais à l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, et de tous ceux qui m'ont apporté leur amitié et leur assistance. Parmi tous ces amis, et pour leurs conseils en ce qui concerne ce travail-ci, je voudrais tout particulièrement remercier Malcolm Bowie, Catharine Carver, Gianni Celati, Bruce Fink, Patrick Guyomard, Merrillyn Julian, Maud Mannoni, Lino Pertile, Jean-Michel Rabaté, Martin Roth et Kevin Taylor. Je dois beaucoup à Gabriel Josipovici pour ses encouragements et son exemple constants. Et ma plus grande dette est à l'égard de George Craig, qui possède un don infaillible pour donner à toute progression – même gauche et hésitante – son sens et son intérêt.

Introduction

La plupart des gens qui ont un jour pris la plume conviendront que l'écriture n'est pas une activité facile ni même dans un sens évident très agréable. La biographie des grands écrivains de ce siècle tendrait à le confirmer. Et ce dont ils traitent en garde de nombreuses traces. Où que l'on porte son regard dans l'art de la fiction, on rencontre des formes de négativité, qui vont de la difficulté en passant par la frustration et le blocage jusqu'à l'impossibilité absolue. Pourtant c'est la difficulté elle-même qui semble avoir poussé les écrivains à aller de l'avant. Cela ressemble tellement à un casse-tête chinois que j'en suis venu à supposer qu'il devait bien y avoir quelque chose – au-delà de ce qui est décrit et au-delà de l'absence d'une satisfaction immédiate – que l'écriture *permet* ou *rend possible*. On pourrait arriver à une semblable conclusion à partir d'un simple coup d'œil rapide sur la psychanalyse. L'idée de prendre une partie de son temps précieux pour aller dans le cabinet de quelqu'un, de s'allonger ou de s'asseoir pour parler une ou plusieurs fois par semaine, que l'on en ait envie ou non; et non seulement parler, mais parler des difficultés, des parcelles rétives du moi et du passé qui attendent une résolution; et cela face à quelqu'un qui reste la plupart du temps silencieux, et qu'il faut encore payer pour ce grand privilège! Qui peut bien vouloir faire cela de son plein gré, volontairement?

En fait la question du « volontaire » est une fausse question. Il se peut que l'on se tourne vers la psychanalyse ou vers la littérature à partir de motifs qui n'ont rien de volontaire, et que cela ouvre une possibilité – un champ neuf, une mobilité conquise – qui n'aurait pas d'autre lieu dans nos vies. Dans son excellent livre *In Search of a Past (A la recherche d'un passé)*, l'historien de la tradition orale Ronald Fraser nous explique comment il a rencontré les limites de son mode d'investigation favori alors qu'il devait explorer son propre passé. Il était retourné vers le manoir où il avait été élevé, et avait interrogé les domestiques, les servantes et les jardiniers, ce qui lui permit de former une image composite de ses origines, d'un monde de richesse et de privilèges qui semblait avoir disparu après la Seconde Guerre mondiale. Mais cela ne suffisait pas. Assailli par une angoisse qui semblait prendre ses racines dans son enfance, et confronté à la responsabilité de s'occuper de son père mourant, il se dit qu'il devait entamer une analyse afin de pouvoir raconter ses premières années. « Je veux être l'historien de ma propre histoire », dit-il (p. 114). Une psychanalyse lui permit de remplir quelques trous laissés par les récits des domestiques. Il combla les trous avec son propre récit de son passé, à partir de ses souvenirs, mais raconté (ou découvert, ou encore inventé) dans le temps « réel » ou présent de sa parole lors de l'analyse. En fin de compte, peut-être que même l'analyse ne peut suffire. Car il écrit aussi son livre – un livre qui est à la fois une histoire orale et le récit d'un cas; qui devient, de plus, un certain genre de fiction qui réunit à la fois la tradition orale et l'analyse d'un cas, le public et le privé, dans un récit qu'il peut signer.

Pourquoi signaler ce livre? Il y a trois raisons. Ce livre me permet de confirmer que les raisons qui nous poussent à pénétrer dans le monde de la littérature et de la psychanalyse ont peu à voir avec la question du choix. Il explique que ce que l'on « retire d'elles » ne se résume pas à la simple négativité de leur contenu. Enfin, il donne un exemple de ce que j'avais dans ma préface – à savoir que la relation entre la psychanalyse et la fiction ne doit pas nécessairement être une relation de rivalité ou d'exclusivité ¹.

Je voudrais souligner le « et » de mon titre. Au cours de mes explorations, je rencontrerai un large spectre d'apparentes dualités,

alternatives ou antinomies qui se révéleront souvent n'être que des paradoxes nécessaires ou des éléments complémentaires. Analyse *et* fiction, voilà comment je voudrais qu'on lise mon titre, et de telle sorte que l'une et l'autre restent plongées dans leur négativité *et pourtant* rendent possible une activité dynamique. De plus, cette conjonction n'est pas la seule qui importe dans les titres que j'ai donnés à mes chapitres. Ainsi le chapitre 1 propose « Pères et fils », bien que ce « et » représentât une conjonction hautement problématique pour Franz Kafka, qui est l'objet de ce chapitre. Ses rapports avec son père étaient très tendus, et il n'avait pratiquement aucune foi dans ses propres capacités à devenir père. En ce qui concerne Kafka, une configuration plus appropriée serait « Pères *ou* fils ». Car on peut être l'un ou l'autre, mais le mouvement qui fait passer de l'un à l'autre est presque inimaginable. L'œuvre de Kafka est la culmination de cette immobilité ou impossibilité mentionnée plus haut. On trouve quantité d'exemples de cette impossibilité, des centaines de manières d'en détailler et d'en analyser les causes. Pourtant une seule question se profile derrière ces multiples exemples, et c'est une question qu'on a le plus souvent ignorée. Cette question serait : si c'est bien cela que la fiction de Kafka décrit, qu'accomplit-elle alors réellement ? La réponse que l'on donnera à cette question impliquera une analyse détaillée de Kafka, bien sûr. Elle prendra en compte le rôle que le lecteur peut jouer dans les processus de la fiction.

A l'époque même où Kafka écrivait, Sigmund Freud envisageait de son côté un autre couple antithétique – l'amour ou la haine. Il avait déjà établi dans son travail sur les rêves que l'inconscient n'obéissait absolument pas au principe de la sélection, au « ou bien... ou bien », préférant la combinaison « et... et ». Lors de l'analyse de l'Homme aux rats, il avait confirmé que ce principe dominait également la vie affective. Un individu pouvait être capable d'amour intense *et* de haine intense pour le même objet ou la même personne sans que ces deux affects s'annulent l'un l'autre. Bien sûr, ce sentiment complexe qu'il appelle « ambivalence » n'est pas la seule dualité ni nécessairement la plus importante dans l'œuvre de Freud. Elle n'est pas non plus primordiale dans ce travail-ci. L'ambivalence est importante, cependant, dans la mesure où elle fournit un exemple particulièrement clair du

fonctionnement d'une complexité apparemment non logique. Et en plus du fait qu'elle ouvre une voie permettant de comprendre la structure d'un tel principe, elle donne aussi quelques indications sur sa propre généalogie.

C'est au cours de l'enfance, nous apprend la psychanalyse, que se constitue l'ambivalence. De manière typique, le complexe des sentiments qui la constituent doit être compris comme la relation de l'enfant aux parents. Les deux psychanalystes, Serge Leclaire et Maud Mannoni, dont j'examinerai le travail en détail aux chapitres 2 et 3, ont ajouté à cette thèse l'idée que les parents peuvent initier leurs enfants à l'ambivalence, en projetant son double faisceau sur eux. J'ai signalé que la psychanalyse peut traiter de la négativité (ainsi la haine, par exemple). En revanche, elle peut aussi encourager les patients à découvrir le contraire. Dans l'espace analytique, soutenu par l'amour (ou le « transfert »), le patient peut accéder à des mots ou à des désirs qui lui avaient été interdits, et grâce au désir, au lieu primordial du désir, au corps. Si tel est bien le cas du patient, est-il vrai pour l'analyste que l'acte d'écrire des textes psychanalytiques ouvre un espace qui en serait peu ou prou l'équivalent?

Grâce au travail – à la pratique clinique et aux écrits – de Serge Leclaire et de Maud Mannoni, j'essaierai de préciser les sens de l'espace analytique. Leur importance dérive en partie du fait qu'ils ont mis au jour certaines des implications cliniques des théories de Jacques Lacan, et ont ainsi montré un des aspects de la fécondité de son héritage. En ce qui concerne la perspective théorique de Lacan, deux domaines, la clinique et l'analyse des enfants, sont d'une importance et d'un intérêt particuliers. Le travail de Leclaire et de Maud Mannoni a montré comment les théories de Lacan concernant le langage peuvent être utiles lorsque l'analyste rencontre un besoin intense ou une privation désespérée, avec des enfants autistiques ou psychotiques par exemple. Ils montrent l'importance cruciale du langage et de l'énonciation dans ce que la patiente de Freud, Anna O., avait opportunément appelé la *talking cure*.

Mes investigations dans la pratique psychanalytique me tiendront quelque temps éloigné de la littérature. Mais comme mon attention se portera constamment sur les possibilités ouvertes par

le langage, je ne la perdrai jamais complètement de vue. (Si de temps à autre je prends appui sur les travaux de Roland Barthes, c'est essentiellement parce que peu de personnes ont mieux montré comment divers champs de recherche se recourent et se nourrissent les uns les autres.) Dans la deuxième partie du livre, « Rejoue-nous cet air », la littérature reprend le premier rôle avec les œuvres de Marcel Proust et de Samuel Beckett. Ces deux écrivains semblent, comme Kafka, plongés dans les variétés du doute, de l'immobilité et de la répétition obsessionnelle. Pourtant, tous deux laissent entrevoir la manière dont l'écriture permet le contraire de ce qu'elle déclare. Le roman de Proust *A la recherche du temps perdu* peut être vu comme le triomphe de l'échec et de l'immobilité (c'est ce que j'essaie de montrer au chapitre 4). Il peut apparaître, à l'inverse, comme un monument d'ambition qui a réussi. Ce n'est pas un paradoxe qui peut laisser le lecteur indifférent. Car à un moment ou à un autre, la plupart des lecteurs auront été découragés par la difficulté de Proust et le poids de son œuvre. Proust réussit à transformer une telle difficulté et un tel doute en pierre d'angle de son texte. Comment y arrive-t-il vraiment? L'effort pour répondre à cette question me ramènera vers une autre alternative apparente : entre le « je » qui raconte son histoire, et le « je » qui est raconté; entre le livre qui s'écrit et celui que le narrateur ne se sent pas la force d'écrire. Cela m'amènera vers l'idée que ces alternatives apparentes obligent à une sorte de réécriture ou de relecture, à une forme de répétition qui se trouve au cœur de la structure du roman. C'est une répétition très différente du retour en arrière vers le passé du genre de celui qu'offre la fameuse madeleine, ou du temps « retrouvé » que le dernier épisode de la *Recherche* met en scène.

La répétition et le retour sont des notions qui ont été à l'avant-garde des préoccupations modernes et du questionnement de l'humain. Freud partageait cette préoccupation, et il semble n'avoir jamais été tout à fait sûr que ces phénomènes soient positifs ou négatifs. Quand on suivra les ramifications de la répétition (comme au chapitre 5) de la structure du roman de Proust jusqu'aux détails ponctuels des récits, on constatera qu'une semblable incertitude est appropriée, que les alternatives apparentes masquent à nouveau une complémentarité latente. Quand Marcel est amou-

reux, on ne sort guère de la répétition. Pourtant, c'est par la répétition monotone qu'un moment ou une personne unique s'empare de lui et du roman. Dans le cas de Beckett, il n'est pratiquement pas un texte qui échappe à une forme, plus ou moins directe, de répétition obstinée. Mais les répétitions sont-elles débilitantes ou fructueuses? Est-ce la répétition de ce qui est identique, ou bien est-ce une manière d'éclairer la différence? Quelle est la nature de la temporalité impliquée dans la répétition? Et la répétition vise-t-elle quelque moment originaire d'unité ou bien toujours la division et la perte?

Je noterai à ce point que je n'ai pas voulu écrire un livre de théorie, qu'elle soit philosophique, littéraire ou psychanalytique. Des questions telles que celles qui sont posées ici, même quand elles sont aussi abstraites et générales, sont issues des textes eux-mêmes, ou peut-être de la psychanalyse, avec sa théorie de la compulsion de répétition. Malgré cela, j'aurai recours (au chapitre 6 et à d'autres moments quand l'occasion semblera le réclamer) à certains écrivains qui manient mieux les abstractions que moi. Ces auteurs ont poursuivi la voie de Nietzsche et de Kierkegaard, et doivent d'autant plus être mentionnés ici qu'ils n'ont pas la réputation de faciliter les choses. Parmi eux, Jacques Derrida, à qui je me référerai, est le plus célèbre.

Pourtant si je n'ai pas écrit un livre de théorie, ce n'est pas seulement parce que j'ai peu de goût personnel pour l'abstraction. C'est aussi parce que je cherche avant tout des questions dans le fonctionnement des textes qui semblent les poser avec urgence : par exemple les textes de Proust, Beckett et Freud. Pour ces trois auteurs-là, j'essaierai de remonter vers ce moment originaire mentionné plus haut. Je procéderai ainsi parce qu'ils l'exigent, les répétitions et les ambivalences de leurs œuvres semblant présenter le moment comme crucial structurellement et émotionnellement. Vécu très typiquement lors de l'enfance, de compagnie avec la mère, c'est un moment qui est si primitif dans l'histoire de l'individu qu'on le ressent comme originaire ou originant. Son intensité et sa complétude peuvent suggérer que le reste de la vie ou des amours n'en est qu'une pâle imitation. Quiconque a ressenti de la nostalgie aura eu le pressentiment d'un tel moment, d'un tel commencement. La vie tend à affirmer que la nostalgie s'applique

toujours à quelque chose qui n'a jamais vraiment existé; que les pressentiments que l'on peut avoir ne sont que vaines fantaisies; que l'on n'a jamais connu que la division, l'ambivalence et la répétition. Mais qu'en est-il de l'écriture? Que dit la littérature? Plus fondamentalement, que *montre-t-elle*? Le témoignage de Proust, de Beckett et de Freud sera examiné de près afin d'apporter quelques réponses. Cela impliquera peut-être que je doive terminer par la notion de commencement : rien ne serait plus pertinent, puisque les commencements et les fins constituent un couple de termes dont la complémentarité n'aura cessé de m'intriguer.

Je suggérais au début de cette introduction que l'écriture n'est pas toujours une activité agréable ou facile. Les écrivains, en particulier de ce siècle, se sont parfois vengés, semble-t-il, sur leurs lecteurs en rendant leur lecture excessivement difficile. Certains parmi ceux que j'examine – Proust, Beckett, Lacan, Blanchot, pour ne donner que quelques noms – sont connus pour les problèmes qu'ils posent au lecteur; non seulement au lecteur ambitieux qui se met en devoir de comprendre et d'expliquer, mais aussi au lecteur plus modeste qui veut seulement lire, laisser courir ses yeux et son attention sur les mots du texte, du début à la fin. Cependant, j'ai aussi suggéré que la décision de pénétrer dans les mondes de la fiction ou de la psychanalyse ne se fait pas nécessairement volontairement. Cela revient à dire que le besoin ou le désir urgent ont un rôle à jouer dans ce processus et une place dans sa compréhension. Des formes de résistance ou de difficulté accompagnent toujours un désir très fort. J'espère que le lecteur n'aura pas trop de problèmes pour lire mon livre, du début à la fin. Pourtant je ne voudrais pas prétendre que les obstacles qui attendent le lecteur d'écrivains tels que Proust ou Lacan ne soient pas réels. Ces obstacles ne disparaissent pas une fois qu'ils ont été identifiés. Néanmoins, j'espère que, quand on arrivera à la fin de ce livre, on comprendra plus clairement en quoi les obstacles et les difficultés posés par ces auteurs peuvent être justifiés ou même nécessaires. Et j'espère que l'on sentira progressivement comment, en s'efforçant de lire et donc en un sens de *partager* ces difficultés, on arrive en fait à les résoudre – dans la mesure où cela peut être désirable ou possible.

Analyse et fiction

Traduit de l'anglais par Jean-Michel Rabaté

Daniel Gunn montre comment des écrits psychanalytiques et des œuvres de fiction peuvent se révéler avoir des préoccupations, des objectifs et des procédés communs. Il examine les œuvres de différents psychanalystes, de Freud à Lacan, et aussi de cliniciens contemporains comme Serge Leclair et Maud Mannoni, en les rapprochant de celles d'écrivains comme Proust, Kafka, Samuel Beckett et Marguerite Duras. La question des origines, celles de l'ambivalence et de la répétition se révèlent à l'œuvre dans la psychanalyse comme dans la littérature. Les différences et les similitudes de leurs abords éclairent d'un jour particulier l'un et l'autre de ces champs, comme le démontrent l'étude des relations entre l'auteur et le lecteur, ainsi que celle des liens entre le psychanalyste et l'analysant.

L'auteur : ancien lecteur d'anglais à l'École normale supérieure, Daniel Gunn enseigne actuellement la littérature comparée à l'Université américaine de Paris.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture :
Droits réservés

Extrait de la publication



B 23770.1  10.90
ISBN 2.207.23770.2
160 FF TTC